Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1966)
Heft: 56

Artikel: De la ploutocratie au règne de l'argent
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1029360

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

De la ploutocratie au règne de l'argent

1934

Comment vivaient nos pères il y a trente ans ? On cherche la réponse dans les livres, dans l'histoire, dans nos souvenirs d'enfance. Moins bien que nous. C'était la crise, le malthusianisme économique, l'argent rare; on n'avait pas encore inventé la société d'abondance et son euphorie de vitrines.
Et pourtant, souvenir, le travail gratuit, désintéressé, était plus naturel qu'aujourd'hui. Ne parlons pas des dévouements, des sacrifices exceptionnels, mais de ces menus services de la vie sociale : tenir les comptes d'une société, donner un coup de main. Travail gratuit.
Paradoxe sur lequel on ne peut cesser de s'interroger. Des hommes, aux yeux de qui l'argent était plus précieux que pour nous, obligés de compter en francs ou en sous, savaient pourtant ne pas facturer chaque minute de leur temps.
Pourquoi ?

L'argent de poche

On dira : quand l'argent était rare, il l'était aussi pour des associations, des sociétés culturelles; pauvres, elles exerçaient une pression sur leurs membres, elles ne pouvaient vivre que de leur travail gratuit. Les pays de faibles ressources investissent en hommes; le rapport est proportionnel : d'autant moins d'argent, d'autant plus d'efforts humains.
L'explication est bonne, pourtant la gratuité des services n'était pas ressentie comme l'effet d'une pression sociale, mais éprouvée comme un don de soi limité, naturel, spontané.
Aujourd'hui, nous sommes peut-être moins avares, moins râpe-à-sous; la plupart de nos contemporains ont un gagne-pain qui leur assure le nécessaire et une marge de libres dépenses. Mais presque tous chassent le salaire amélioré, cent francs ici, trois cents francs là, qui rétribuent cinq articles de quarante lignes, trois opérations comptables, une demi-douzaines de séances de commissions, un travail de marché noir. Ils sont plus avides d'argent de poche que d'argent. Les gains accessoires paient le superflu; c'est là qu'on gratte.

Le règne de l'argent

L'argent règne. Mais la chasse à l'argent avec salaires (ou honoraires) de base et gains accessoires, bonne fortune, spéculations, boursicotage, commissions ne dégage aucune valeur autre que l'éthique de la pièce de cent sous. La revendication autrefois, au temps de la ploutocratie et de la misère, dépassait le gain revendiqué; elle portait une révolte, un espoir de bonheur et de mieux vivre. Mais aujourd'hui les groupes qui subissent encore durement l'absence d'argent ne peuvent plus animer un mouvement revendicatif. Il faut avoir un proche malade pour découvrir la pauvreté de nos hôpitaux. On s'indigne. Le malade guérit. Et l'affaire ne nous concerne plus. Les familles nombreuses disent la difficulté d'élever dans le confort moderne plusieurs enfants; ne sympathisent que ceux qui connaissent la même situation.
L'argent règne plus que jamais d'un règne diffus où se diluent les protestations. Plus il est abondant, moins la société est capable collectivement de créer des contre-valeurs. Les révoltes individuelles ou communautaires, certes, demeurent nombreuses. Jamais les kibboutzim n'ont fait tant rêver; que de désirs de retraites religieuses ou laïques; des groupuscules attendent, velléitairement, comme une vie monacale. On va séjourner à Taizé, on aimerait partir pour Cuba. Ces refus inscrivent, en creux, le pouvoir du fric universel.

Les risques de malentendu

Dans ce numéro, nous avons consacré une large place à quelques extraits des œuvres de Bakounine. Ce n'est pas par pose anarchisante, elle serait trop facile, mais parce que son souffle protestataire, débarrassé des querelles intestines de l'Internationale, est aujourd'hui mieux entendu. La critique du règne de l'argent n'échappe pas au danger du moralisme, car la bourgeoisie, en installant son pouvoir de parvenu au XIXe siècle, eut les moyens et l'habileté de faire dire aux Topaze que l'argent ne faisait pas le bonheur, que l'idéal altruiste et les vertus chrétiennes étaient supérieurs au Veau d'Or. Aussi lorsque la gauche quitte le terrain solide de la revendication salariale et qu'elle prône des valeurs non monnayables, elle risque vite de s'embourber dans les malentendus. « Ah ! les vertus de la noblesse, c'est à placer plus haut que le billet de banque », disaient déjà les réactionnaires; « Ah ! les mérites du sacrifice », disaient ceux à qui il ne coûtait rien. « Ah ! les beautés éthiques du travail bien fait », disent les amateurs de dividendes. Les protestations risquent ainsi d'être brouillées par les tartuferies. Déjà au XIXe siècle, Proudhon en fit l'expérience.
Qu'importe, malgré les risques de malentendus, le refus est plus nécessaire que jamais.

Les anti-corps

Il ne s'agit pas, naïvement, de chercher en toutes circonstances combien ça paie. L'avilissement, dans une société de consommation, est multiforme, et la protestation doit toucher plusieurs domaines.
L'atteinte aux droits individuels, le mépris des règles du métier, la presse à scandales, la publicité avilissante, le mauvais goût nous concernent. Ces sujets sont aussi importants que les données politiques.
Un seul exemple. Le hasard nous a fait récemment tomber sur l'émission de T.V. « Jeux sans frontières ». Un baratineur, nommé Guy Lux, s'excitait dans son propre verbiage (nous qui croyions que la T.V. avait eu le mérite de rendre superflu le flux verbal qu'exige la radio). Il présentait entre autres un jeu de son invention. Des paires de garçons, enchaînés l'un à l'autre par un pied, devaient jouer au football sur un sol boueusement glissant, couvert de savon noir. Pas drôle et avilissant. Il y eut, dans la presse, des protestations. Elles ont une vertu. Car il ne s'agit pas de moraliser, mais de développer des anti-corps.

Hommage à Bakounine amoureux de la vie et de la liberté

Michel Bakounine est mort il y a juste nonante ans, le 1er juillet 1876. Nous n'avons pas voulu, quand même nous nous proposons de consacrer prochainement un article aux mânes des grands de l'anarchisme, laisser passer la date anniversaire de sa mort sans la moindre commémoration. Car Bakounine fut un personnage. La seconde éminence du mouvement ouvrier au XIXe siècle : on sait que la première s'appelait Karl Marx. L'Histoire de l'un fit un pape, de l'autre un hérétique. Bakounine pourtant méritait mieux que l'excommunication, puis l'oubli. Sans doute, emporté par la véhémence de la passion, est-il, comparé à Guillaume — pour ne pas parler de Marx, son prestigieux adversaire — un médiocre théoricien. Ce n'est pas non plus, à l'exception de quelques éclairs ici et là, un foudre de langage. (Proudhon a été, lui, bon écrivain.) Mais Bakounine se révèle comme un agitateur inégalable, un remueur de peuple sans pareil. Partout où l'incendie révolutionnaire éclate, à Paris, à Dresde, en Russie, en Italie, Bakounine est présent, pour ajouter au feu.
Aujourd'hui la bureaucratie, incarnation de l'esprit de sérieux, évince l'agitation — cette bohème. Perte ou gain pour la gauche ?

Cherpillod

Citations

Le numéro 22 de la collection « Libertés », que dirige Jean-François Revel, est consacré à Bakounine. François Munoz a réuni, en toute connaissance des œuvres complètes, quelques fragments significatifs. C'est un guide sûr, pour pénétrer dans ce magma de livres informes, écrits sans méthode, fruits de l'instant, mais pleins de flamme, amoureux de la vie, généreux, exaltant la liberté.
Ajoutons que la plupart de ces textes ont été écrits directement en français. Le Russe Michel Bakounine est un grand écrivain français.
Nous avons choisi quelques fragments pour illustrer l'actualité de Bakounine.

Contre la technocratie

« Supposez une académie de savants, composée des représentants les plus illustres de la science; supposez que cette académie soit chargée de la législation, de l'organisation de la société, et que, ne s'inspirant que du plus pur amour de la vérité, elle ne lui dicte que des lois absolument conformes aux plus récentes découvertes de la science. Eh bien, je prétends, moi, que cette législation et cette organisation seront une monstruosité, et cela pour plusieurs raisons. La première, c'est que la science est toujours nécessairement imparfaite, et que, en comparant ce qu'elle a découvert avec ce qui lui reste à découvrir, on peut dire qu'elle est toujours à son berceau. De sorte que si on voulait forcer la vie pratique, tant collective qu'individuelle, des hommes à se conformer strictement, exclusivement, aux dernières données de la science, on condamnerait la société aussi bien que les individus à souffrir le martyre sur un lit de Procuste, qui finirait bientôt par les disloquer et les étouffer, la vie restant toujours infiniment plus large que la science.
» La seconde raison est celle-ci : une société qui obéirait à une législation émanée d'une académie scientifique, non parce qu'elle en aurait compris elle-même le caractère rationnel, auquel cas l'existence de l'académie deviendrait inutile, mais parce que cette législation, émanant de cette académie, s'imposerait au nom d'une science qu'on vénérerait sans la comprendre — une telle société serait une société non d'hommes, mais de brutes. »

Etat et patrie

« L'Etat n'est pas la Patrie; c'est l'abstraction, la fiction métaphysique, mystique, politique, juridique de la Patrie. Les masses populaires de tous les pays aiment profondément leur patrie; mais c'est un amour naturel, réel; le patriotisme du peuple n'est pas une idée, mais un fait; et le patriotisme politique, l'amour de l'Etat, n'est pas l'expression juste de ce fait, mais une expression dénaturée au moyen d'une abstraction mensongère, et toujours au profit d'une minorité exploitante. »

Pour les hommes d'aujourd'hui

« Ce qui est perdu est perdu sans retour; nous ne croyons pas aux compensations... nous nous intéressons beaucoup aux générations à venir; mais nous nous attachons infiniment plus au sort des générations présentes... si elles meurent dans la misère et l'esclavage, la justice qui triomphera après leur mort, pour elles, viendra trop tard. »

L'histoire, science abstraite

« Ce tableau universel de la civilisation humaine, si détaillé qu'il soit, ne pourra jamais contenir que des appréciations générales et par conséquent **abstraites,** en ce sens, que les milliards d'individus humains qui ont formé **la matière vivante et souffrante** de cette histoire, à la fois triomphante et lugubre — triomphante au point de vue de ses résultats généraux, lugubre au point de vue de l'immense hécatombe de victimes humaines « écrasées sous son char » — que ces milliards d'individus obscurs, mais sans lesquels aucun de ces grands résultats abstraits de l'histoire n'eût été obtenu, et qui, notez-le bien, n'ont jamais profité d'aucun de ces résultats, que ces résultats, que ces individus ne trouveront pas même la moindre petite place dans l'histoire. Ils ont vécu, ils ont été immolés, écrasés, pour le bien de l'humanité abstraite, voilà tout. »

Faire disparaître Dieu

Selon la doctrine mazzinienne aussi bien que chrétienne, le Mal c'est la révolte satanique de l'homme